

essais

Vivre parmi les animaux, mieux les comprendre

Pierre Le Neindre et Bertrand L. Deputte



éditions
Quæ

Vivre parmi les animaux, mieux les comprendre

Pierre Le Neindre
Bertrand L. Deputte

éditions
Quæ

Ce livre écrit à quatre mains est le fruit d'innombrables échanges, lectures, relectures et critiques réciproques. Il a abouti grâce à Anne-Lise Prodel et Françoise Réolon des éditions Quæ, à Marie-Christine Polge, éditrice collaboratrice, et à nos épouses Martine et Thérèse. Nous leur exprimons nos plus sincères remerciements pour avoir soutenu, encouragé, accompagné et embelli notre projet.

© Éditions Quæ, 2020

ISBN papier : 978-2-7592-3193-5

ISBN PDF : 978-2-7592-3194-2

ISBN ePub : 978-2-7592-3195-9

Éditions Quæ

RD 10

78026 Versailles

www.quae.com

www.quae-open.com

Le code de la propriété intellectuelle du 1^{er} juillet 1992 interdit la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants-droit. Le non-respect de cette proposition met en danger l'édition, notamment scientifique. Toute reproduction, partielle ou totale, du présent ouvrage est interdite sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20 rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, France.

Table des matières

Avant-propos	7
Introduction	9
Émergence et fondements de l'éthologie comme science du comportement animal.....	17
Une science ancienne trop méconnue	17
Une science en constante évolution.....	26
L'éthologiste, un chercheur au service de ses sujets d'étude.....	29
Rendre compte du comportement animal par des mots	32
L'animal domestique, un des sujets d'étude.....	35
Que dire des capacités sensorielles des animaux ?	43
Évaluation et utilisation de l'environnement	47
Montre-moi ton cerveau et je te dirai qui tu es !	48
Les modalités de la perception.....	55
Les organes des sens	56
Comment mesurer les capacités comportementales et cognitives des animaux ?	59
Les capacités comportementales	59
La cognition	75
La conscience.....	86
Comment les animaux s'adaptent-ils à l'homme ?	111
La naturalité des conditions de vie	111
Comment les animaux vivent-ils avec l'homme ?.....	123
Éthologie et bien-être des animaux	137
Attribuer une valeur morale aux comportements des animaux.....	138
Différentes postures éthiques	142
Bien-être des animaux.....	147
Bien-être animal et actions humaines	154
Qui agit pour les animaux et en leur nom ?	156
Conclusion	165
Références citées	173

« La connaissance scientifique génère une
ignorance cultivée de qualité supérieure. »
(Firestein, 2012 : 10)

Avant-propos

La connaissance scientifique est une « aventure » cumulative. Les recherches à une époque donnée, même si elles répondent à un effet de mode, s'appuient et doivent s'appuyer sur des connaissances antérieures. Toutefois, avec l'apparition de la numérisation et du fait de la nécessité de « publier pour survivre » imposée aux chercheurs, le recours aux travaux antérieurs a tendance à se focaliser sur une profusion de « petits » articles publiés « récemment », depuis moins de 10 ans. Nous, qui avons traversé plusieurs décennies, pouvons constater que de nombreux travaux princeps sont tombés dans l'oubli ; au lieu d'observer une évolution des concepts fondés sur des faits, on observe un affaiblissement voire une détérioration des concepts et une profusion de faits rendant difficiles de nécessaires synthèses. Cette profusion de faits sur un nombre assez considérable d'espèces donne l'illusion de savoir mais n'améliore pas vraiment la compréhension du vivant. Celle-ci demande du temps, beaucoup de temps et de réflexions pour réaliser des synthèses. La numérisation des textes permet une large et rapide diffusion. Elle permet aussi maintenant de se replonger facilement dans des écrits anciens, datant de plusieurs siècles. Force est de constater que beaucoup de réflexions récentes considérées triomphalement comme novatrices ne sont que la résurgence de réflexions beaucoup plus poussées faites par nos aînés. Ce sont eux que nous avons, de-ci, de-là, dans cet ouvrage, voulu en quelque sorte réhabiliter pour souligner notamment une « redécouverte permanente de la roue ». Notre objectif est de montrer que le comportement chez les animaux non humains n'est surtout plus affaire d'anecdotes, mais plus profitablement de recherches scientifiques reposant sur des méthodologies adaptées aux questions posées.

Introduction

Les animaux vertébrés de tout poil, plume et écaille sont présents, autour de nous, dans notre vie et dans notre symbolique. Mais les connaissons-nous pour ce qu'ils sont et non pas pour ce que nous voudrions qu'ils soient ? Ce livre présente des informations concernant les comportements des animaux afin d'éclairer les lecteurs sur leurs capacités à vivre dans des milieux complexes, en particulier dans les milieux anthropisés, et avec l'humain.

Les animaux sont présents directement ou indirectement dans notre vie. Certains sont dans nos maisons. Nous en mangeons d'autres. Ils peuvent être chassés pour être consommés ou tout simplement pour être éliminés. Enfin, ils peuvent remplir des fonctions importantes en dehors de leurs productions de viande, de lait, etc., et de leur travail. Ainsi, on connaît les chiens d'aveugles et ceux qui détectent des substances toxiques. Les animaux sont présents dans notre symbolique, dans nos livres et dans nos films. Ils existent à travers des objets que nos enfants recherchent. Qui n'a pas vécu l'angoisse un soir de ne pas retrouver le doudou du petit, qui est un simple mouchoir censé représenter un ours polaire... Même si nous ne faisons pas le lien entre ce doudou et le fauve qui dans la nature est en voie de disparition !

De nombreuses voix s'élèvent pour donner des avis sur ce qu'il convient de faire. Certains expriment leur désaccord sur le simple fait de poser la question de la place des animaux dans notre environnement. Ils s'insurgent contre notre sensibilité vis-à-vis des animaux alors que de nombreux humains meurent de faim. D'autres demandent leur « libération » pour qu'ils puissent vivre leur vie pleine et entière. Mais à quelles espèces s'adresserait cette « libération » ? Pour les uns, ils sont d'abord une source de nutriments, des compétiteurs pour des ressources essentielles pour les humains, ou des parasites qui mettent en péril nos ressources alimentaires

ou notre santé. Pour les autres, leur vie a une valeur en soi du même ordre que celle de la vie humaine.

Ces questions nous bousculent. Elles nous amènent à poser celle de la place de l'humain dans la nature. Les poser pourrait sous-entendre pour certains qu'elles ne sont pas légitimes. Elles pourraient, sur une base rationnelle et scientifique, remettre en cause radicalement nos rapports avec les non-humains.

Malgré leur présence dans nos discours, connaissons-nous vraiment les « animaux » qui nous entourent ? Qui sont-ils ? Avons-nous pris le temps de les observer pour eux-mêmes sans nous intéresser d'abord à ce qu'ils nous apportent ou nous rapportent. De la même façon, nous jugeons ceux qui s'en occupent sans vraiment bien les connaître et sans connaître leurs motivations.

Au cours de nos carrières de chercheurs, nous avons observé pour l'un des ovins et des bovins, pour l'autre des primates, des chiens, des chats et des bovins. Même après tout ce temps de contact avec les animaux, nous nous demandons encore si nous les connaissons vraiment, si nous comprenons ce qu'ils souhaitent, ce qui est important pour eux. Hormis la machine métabolique qu'est un animal, devons-nous ou pouvons-nous nous intéresser à leurs états mentaux ? Désir, souffrance, attachement et tous ces mots qui sont également utilisés par certains pour caractériser le comportement de l'humain ont-ils un sens lorsque nous qualifions les animaux ?

Par ailleurs, nous sommes conscients que nous évoluons dans un milieu ouest-européen, avec la culture qui y est associée. Comment verrions-nous la question si nous vivions dans des contextes différents. Si nous étions par exemple des pasteurs peuls, des chasseurs-cueilleurs aborigènes australiens ou des Inuits ? De façon plus proche de nous, que pourrions-nous dire à quelqu'un qui n'a jamais vu une vache et qui ne la connaît que sous la forme de viande sous blister dans le supermarché ou avec les documentaires sur les Peuls du Serengeti ? Comment pouvons-nous comprendre une

personne qui adule son chien ou son chat sans apercevoir le sans domicile fixe qui est sous son porche d'entrée ? Pouvons-nous comprendre les différences de rapports entre un éleveur et ses vaches Salers sur le Cézallier, et un éleveur breton avec ses vaches Prim'Holstein dans une ferme équipée de toutes les technologies modernes telles que distributeurs d'aliment, robots de traite, détecteurs de boiterie et de chaleur ? Les réponses apportées à ces questions sont souvent d'ordre sociologique. Notre approche sera, dans ce livre, de l'ordre de la biologie. Nous nous en sommes tenus à une approche éthologique des activités de certains animaux dans leurs milieux habituels, qui sont notamment ceux de l'élevage pour les animaux domestiques. D'autres approches sont possibles mais ne sont pas vraiment développées dans l'ouvrage, telles que la psychophysiologie, la neurophysiologie et la neurobiologie.

Connaissons-nous les animaux ? Il faut commencer par s'entendre sur ce que nous entendons par un « animal ». Pour les biologistes, le monde animal est vaste et se distingue des végétaux par sa constitution cellulaire et par sa composition chimique. La définition *a minima* est que ce sont des êtres vivants dont les cellules sont dépourvues à la fois de plastes et de cellulose. En fait, la mobilité et la sensibilité ne permettent pas à elles seules de différencier les animaux des autres êtres vivants (Bertin, 1949). Ce terme recouvre donc des animaux aussi divers que les éponges et les chimpanzés pygmées.

Il est fréquemment fait référence à des animaux qualifiés d'inférieurs et de supérieurs. Cette classification pose problème car, bien souvent, le caractère inférieur ou supérieur est défini en prenant comme référence l'humain adulte occidental. Même les différences entre les animaux qui semblent familiers sont difficiles à caractériser. Ainsi, quelles sont celles entre le lion et l'agneau, entre une vache laitière Prim'Holstein et une vache camarguaise, ou entre un chien dit de combat ou de travail et un bichon ?

Même le terme d'animal peut poser problème. Dans les écrits de Descartes (1596-1650), l'humain est l'animal de référence. Un animal spécial certes... mais quand même un animal qu'il distingue sémantiquement de la bête !

Autre question : disposons-nous des outils objectifs pour connaître les animaux ? Ces outils sont d'ordre épistémologique : avons-nous les concepts et les mots pour caractériser les animaux et notamment leurs comportements ? Ils sont aussi d'ordre scientifique : savons-nous regarder les éléments pertinents pour les décrire et pas forcément ceux pertinents pour nous ? Pour comprendre les animaux, il a fallu les observer, suivant une approche naturaliste, analyser leur comportement dans une variété de situations naturelles ou expérimentales, en adaptant les protocoles afin que les réponses soient pertinentes en fonction des spécificités des sujets.

Les humains doivent aussi avoir l'humilité de considérer que les réponses que peuvent donner les animaux, et que les humains sont capables de comprendre, sont nécessairement relatives, sujettes à caution, même si elles sont stimulantes pour la raison humaine, sans jamais être figées. Ce caractère relatif et provisoire est l'essence même de la connaissance scientifique en biologie du comportement. À notre avis, cette démarche est la seule susceptible de générer des réponses interprétables, discutables et réfutables. Ce n'est pas parce que les humains possèdent le langage qu'ils doivent se sentir légitimes de parler pour les animaux, à leur place, de se substituer à eux pour dire ce qu'ils sont et ce qu'ils veulent.

Imaginez une mappemonde et, sur cette mappemonde, un point marqué avec une aiguille fine à l'endroit où vous êtes sur la Terre, avec indiqué comme sur les plans d'orientation « Vous êtes ici ! ». Cela donne une image de ce que l'*Homo sapiens*, en tant qu'espèce animale, est au sein du règne animal, soit *peanuts* ! Ce n'est important ni qualitativement, ni quantitativement. En nombre d'individus, le constat de notre existence peut être fait par le biais de l'évolution et de la

sélection naturelle. Comme le disait si brillamment Tattersall (2002), « les espèces apparaissent, les espèces disparaissent et parfois quelque chose d'inattendu émerge ».

Notre curiosité et l'ouverture d'esprit qui doit l'accompagner doivent rester intactes pour assurer que nous respectons toutes les espèces. Comme le fait justement remarquer Budiansky (1998) : « Toutes les créatures ont trouvé des voies singulières pour survivre contre toute probabilité. Et c'est cela que nous devons respecter et chérir ».

Notre intérêt et notre émerveillement ne doivent pas connaître de frontières spécifiques, les adaptations sont immensément variées et souvent extraordinaires, quelle que soit la nature de l'espèce : « Il est déraisonnable, et d'un anthropomorphisme de la pire espèce, d'insister que, pour qu'une intelligence soit réellement merveilleuse, elle doive être identique à la nôtre » (Budiansky, 1998).

L'Homo sapiens est une de ces « choses inattendues » ayant émergé au même titre que l'éléphant, le rat-taupe nu, le requin-marteau, le kiwi austral, le manchot empereur, le lombric, les fourmis esclavagistes, etc. C'est cette réalité biologique que nous souhaitons rappeler pour faire face aux discours anthropocentrés et généralement triomphalistes qui sont légion, avec leurs qualificatifs d'« homme augmenté » et d'« intelligence artificielle » qui sont en fait des produits technologiques de notre intelligence et de nos fantasmes.

Au cours de l'évolution, des millions d'espèces animales sont apparues, des millions ont disparu, des millions subsistent. Tout cela s'est fait par le biais de la sélection naturelle. *L'Homo sapiens* est un des produits de cette sélection naturelle. Mais cette espèce a pu, seule, en les « adaptant », créer si ce n'est des espèces du moins des « phénotypes » par le biais d'une sélection artificielle dont l'apogée a été atteinte au XIX^e siècle, au siècle de Lamarck (décédé en 1829) et surtout de Darwin. Les espèces que l'on qualifie de « domestiques » sont très faiblement représentées au regard de l'ensemble des

espèces apparues par sélection naturelle. Mais, pour l'*Homo sapiens*, c'est un grand pas.

En tant que biologistes, notre regard porté sur le règne animal sera panoramique et non « nombriliste ». Nous nous émerveillons du vivant — notamment lors de nos propres observations d'ornithologues. Nous nous efforçons de produire des connaissances scientifiques sur le comportement de quelques espèces animales, en particulier sur la manière dont elles vivent. L'essentiel, lorsqu'on considère le monde animal et notre relation avec lui, est de rester constamment en éveil pour ensuite pouvoir définir, si nécessaire, de façon éclairée, les actions à entreprendre ou à éviter. Cette démarche devrait nous inciter à ne pas nous en tenir à ce que nous humains pensons des animaux, mais à constamment revenir vers eux pour les comprendre. C'est comme cela que nous éviterons les pièges que nous nous tendons pour définir nos actions quelles qu'elles soient.

L'un de ces pièges est de ne voir dans les animaux que des mécaniques qui n'ont qu'une valeur instrumentale. L'attention que nous leur porterions serait proportionnelle aux bénéfices que nous pourrions en tirer. L'autre piège est de considérer que leurs désirs et attentes sont hors de notre entendement, ou tout simplement de leur dénier souffrances et désirs. Dans ces conditions, les marges de manœuvre pour comprendre les animaux seraient limitées. La seule solution rationnelle serait de les « laisser vivre leur vie », sans interférer avec eux, dans leur « milieu naturel » ou du moins dans un milieu non contraignant.

Nous considérons que nous sommes impliqués directement ou indirectement dans un réseau de relations avec de multiples animaux en les favorisant, ou en les défavorisant, eux ou les milieux dans lesquels ils vivent et dans lesquels nous vivons également. Nous nous devons de porter attention à nos « colocataires » car nous attachons une valeur éthique à l'existence de ces animaux.

L'objectif, qui s'avère de plus en plus difficile à tenir, est d'assurer à ces animaux un milieu de vie leur permettant une vie bonne et une pérennité. Nous pensons que ce n'est qu'en les connaissant que nous pourrons atteindre ces objectifs. Nous espérons que les pistes de réflexion que nous proposons ici contribueront à cette démarche.

Le livre se propose donc de passer en revue ces divers aspects, en fournissant une grille de lecture sans tenter d'épuiser l'ensemble du sujet et des connaissances acquises. Il prend en compte les capacités sensorielles et comportementales des différents animaux et en particulier de ceux qui sont sous la responsabilité des humains. Ceci amène également à poser la question de la domestication. Enfin, les conséquences de ces multiples éléments sur notre façon de nous comporter vis-à-vis de ces animaux sont analysées, en prenant appui notamment sur les animaux de ferme, en termes aussi bien de bien-être que de relations avec les humains et en particulier avec les soigneurs. Nous nous sommes en fait limités à décrire quelques espèces que nous connaissons le mieux et celles avec lesquelles nous interagissons le plus, que nous qualifions d'animaux domestiques et familiers.

Émergence et fondements de l'éthologie comme science du comportement animal

Une science ancienne trop méconnue

La connaissance que nous avons des espèces animales provient tout d'abord de la curiosité des naturalistes depuis l'Antiquité, et en premier lieu depuis Aristote. Dans son *Histoire des animaux* (traduit par Louis, 1969), cet auteur décrit non seulement des particularités anatomiques de nombreuses espèces animales, mais aussi comportementales. Ses observations sont certes parcelaires mais elles sont d'une précision qui permet de penser qu'Aristote a longuement observé les individus des espèces dont il parle.

Descartes (1596-1650, voir la synthèse de 1996) et encore plus ses suiveurs ne voyaient dans les animaux que des « automates » suivant un programme prédéterminé. Sur un plan philosophique, il proposa une rupture entre l'espèce humaine et les « animaux », ces derniers ne possédant pas d'âme contrairement aux humains. À cette assertion il ajoutait le fait que les fonctions physiologiques aussi bien humaines qu'animales étaient semblables au fonctionnement d'un automate. Cette opinion de Descartes a longtemps prévalu et fait encore l'objet de chauds débats.

Toutefois, déjà à son époque, en 1647, Cureau de la Chambre (1596-1669) faisait paraître un ouvrage explicite sur les débats à propos des animaux, sous le titre *Traité de la connoissance des animaux, où tout ce qui a*

esté dict pour et contre le raisonnement des bestes est examiné. Cureau de la Chambre répond à Chanut qui défend les positions « mécaniscistes » de Descartes. Cureau de la Chambre argumente point par point pour montrer que, au moins pour les vertébrés supérieurs, mammifères et oiseaux — implicitement —, ce que d'aucuns peuvent considérer comme une activité instinctive, c'est-à-dire automatique, stéréotypée, implique des processus que l'on qualifie aujourd'hui de cognitifs. Ils mettent en jeu la mémoire, et corrélativement différents apprentissages associatifs : un chien a saisi une proie, son ingestion lui a procuré une satisfaction ; à la vue d'une proie de même nature, il se mettra à la chasser. Cureau de la Chambre décrit aussi parfaitement, avec les termes du XVII^e siècle, ce que notamment Marler et Hamilton ont au XX^e siècle décrit en tant que comportements rythmiques : les comportements tels que la faim sont induits par des stimulations internes qui entraînent une phase « appétitive » précédant une phase consommatoire (ingestion de la proie) et une phase de satiété (Marler et Hamilton, 1966). Mais Cureau de la Chambre, médecin et philosophe, écrit plus en penseur érudit à partir de comportements plus ou moins complexes d'animaux connus, qu'en naturaliste s'interrogeant sur l'apparente simplicité des comportements de diverses espèces.

En 1768, un siècle après Cureau de la Chambre, Leroy, dans ses *Lettres sur les animaux*, décrit le comportement de certaines espèces animales d'une manière qui rappelle celle de ce dernier. Il tire ses observations de sa qualité de responsable des chasses royales. Même si ces observations ne portent que sur quelques espèces de mammifères et d'oiseaux, Leroy en dégage déjà la notion d'adaptation. Il critique la nature automatique des comportements des animaux prônée par Descartes : « L'explication des phénomènes les plus communs [ce que les « bêtes » font